

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|
| 10X | 14X | 18X | 22X | 26X | 30X |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 12X | 16X | 20X | 24X | 28X | 32X |

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE SIGNE DE LA CROIX

DEUXIEME PARTIE — LES SECRETS DE MAITRE KUDS

VIII — LE DÉSERT

Sur son passage, quelques gazelles effarouchées s'étaient

levés précipitamment, bondissant par-dessus les buissons de palmiers nains; quelques chacals, quelques hyènes avaient fui à son approche; de nombreux sangliers avaient troué les arbustes pour éviter l'ennemi que l'instinct leur indiquait; mais pas une fois le cavalier n'avait manifesté le désir de poursuivre ce gibier qui cependant passait souvent à la portée de sa lance.

Pour ménager sa monture, et lui offrir un terrain meilleur que celui où s'enchevêtraient les buissons de palmiers, le voyageur avait gagné le lit desséché d'une rivière et le suivait entre deux rives escarpées.

Tout à coup, et au moment où il allait atteindre un coude assez brusque formé par le cours d'eau, il s'arrêta subitement et prêta l'oreille.

L'un de ces bruits, auxquels l'homme habitué à la solitude ne se trompe jamais, avait retenti jusqu'à lui; il avait reconnu, dans l'éloignement, les pas d'un cheval dont le sabot heurtait les pierres amoncelées dans le lit aride du torrent.

Le cavalier, qui avait parcouru le désert sans apporter la moindre attention aux hyènes et aux chacals fuyant à son approche, sans paraître se soucier des lynx et des panthères qui pouvait receler chaque touffe de palmier, dégagea vivement sa

longue lance, s'assura que ses pistolets étaient amorcés, et que son cimenterra jouait bien dans le fourreau recourbé passé sous sa suisse gauche, en constatant au milieu de ces plaines immenses et solitaires la présence de l'un de ses semblables, l'approche d'une créature faite à l'image de Dieu, suivant l'expression que l'homme a puisée dans son ridicule orgueil.

Au désert, comme partout, l'homme est le plus dangereux des animaux auxquels la terre est donnée en partage.

Le cavalier n'attendit pas longtemps.

Peut-être celui qui s'avantait ignorait-il la présence d'un autre; peut-être, confiant dans sa force, ne s'en préoccupait-il pas; le bruit de sa venue devenait de moment en moment plus distinct, et bientôt il apparut au tournant du ravin dont il suivait également le lit tortueux.

C'était un personnage de haute taille, d'une maigreur extraordinaire, sec et basané, aux sourcils et aux yeux d'un noir d'ébène, et offrant dans son ensemble le type indien dont il portait le riche et élégant costume.

Son regard, animé d'une puissance étrange et fascinatrice, avait la rigidité et le tranchant de l'acier.

En voyant le premier

cavalier immobile en face de lui, il s'arrêta à son tour, car le passage était trop étroit pour qu'il permît de se croiser.

Il fallait que l'un des deux hommes cédât le pas à l'autre en grimpant sur la berge escarpée.

Le cheval du dernier arrivant releva la tête, aspira l'air par ses naseaux dilatés et poussa un hennissement joyeux.



Chaque jour le comte venait s'asseoir auprès du lit de la jeune femme.

Dans l'autre cheval, il venait sans doute de reconnaître un ami du désert.

Les deux hommes s'observèrent un moment en silence ; enfin le second qui paraissait être de beaucoup plus âgé que l'autre, parut décidé à prendre la parole.

Inclinant légèrement la tête :

— Qu'Allah soit avec toi ! dit-il en arabe.

— Et que son Prophète t'accompagne ! répondit dans la même langue le cavalier brun.

— Tu vas du côté de la ville sainte ? reprit le premier interlocuteur en désignant l'est, la direction où se trouvait l'Arabie, et par conséquent la Mecque, la cité de Mahomet.

— Je vais où me mène la fatalité.

— Alors tu n'accomplis pas un voyage ?

— Non !... je chasse

Et le plus jeune des deux cavaliers s'effaça pour désigner la panthère qu'il portait en croupe.

— Si tu es un véritable fils du Prophète, reprit le second cavalier, tu peux et tu dois rendre service à un voyageur égaré.

— Je ne suis pas fils du Prophète, répondit l'autre, mais je te rendrai service si tu as besoin de mon aide.

— Tu n'es pas un fils du Prophète ? s'écria l'Indien avec étonnement.

— Non !

— Tu n'es pas un croyant ?

— Non !

— Qu'es-tu donc, alors ?

— Je suis chrétien !

En achevant cette réponse, faite d'un ton fier, le jeune homme serra fortement sa lance, comme s'il se fut attendu à une attaque : le titre qu'il venait de se donner lui ayant attiré maintes fois attiré les hostilités des habitants du désert.

Mais l'Indien ne fit pas mine de justifier la pensée de son interlocuteur.

Levant sur celui-ci un regard étonné, il le contempla avec une attention profonde ; puis il ajouta à demi-voix, mais en excellent français cette fois :

— Un Arabe chrétien, c'est étrange !

L'homme au castan tressaillit et le sang lui monta au visage.

— Je ne suis pas Arab. ? répondit-il vivement en changeant, lui aussi, d'idiome et en s'exprimant en pur français.

L'Indien fit un geste de surprise tellement brusque que son cheval, auquel il donna une forte saccade, se cabra violemment.

— Vous parlez français ! s'écria-t-il.

— Comme vous pouvez l'entendre,

— Et vous n'êtes pas Arabe ?

— Pas plus que musulman.

— De quel pays êtes-vous donc ?

— De quel pays je suis ? fit le jeune homme en souriant. Ma foi ! je n'en sais trop rien moi-même, et si vous pouviez me l'apprendre, vous me rendriez sans doute un immense service.

L'Indien paraissait être en proie à l'émotion la plus vive.

Son visage bistré avait pâli, ses traits fins et caractérisés s'étaient sensiblement altérés et ses yeux humides se levèrent vers le ciel.

— Mon Dieu Seigneur ! balbutia-t-il d'une voix étranglée, votre puissance est infinie, votre bonté inépuisable, et je ne les ai jamais mises en doute ; mais si votre main secourable m'a conduit au but par une voie si merveilleuse, je me croirai l'instrument de votre volonté et je n'hésiterai plus à agir !

Le jeune homme n'avait pu comprendre le sens de ces paro-

les prononcées avec une onction véritable, mais que l'émotion avait étouffées dans la gorge de l'Indien.

Celui-ci parut faire un violent effort sur lui-même et reprendre enfin tout son calme habituel.

— Il n'y a qu'un instant, reprit-il en continuant la conversation en français, je vous ai demandé un service. Je vous prenais, à votre costume, pour un fils de Mohammed, comme vous pouviez me prendre, au mien, pour un sectateur de Brahma, et vous paraissiez cependant disposé me venir en aide.

Je suis chrétien comme vous, et comme vous, sans doute, né dans de lointains parages ; votre bonne volonté me fera t-elle défaut ?

— Nullement, répondit le jeune homme avec vivacité. Il est par trop surprenant que deux chrétiens se rencontrent sur la terre d'Afrique pour que cette rencontre ne leur soit pas favorable à tous deux. Je suis prêt et disposé à vous servir.

Que voulez-vous de moi ?

— Il y a dix heures que mon cheval et moi marchons sans trouver une goutte d'eau. Nous mourons de soif et de fatigue. Ne pouvez-vous m'indiquer une source où nous trouvions le fraîcheur et le repos ?

— Facilement. A une demi-heure de marche il existe une oasis vers laquelle je me dirigeais moi-même pour y passer la nuit.

En venant jusqu'ici, vous avez dû passer à peu de distance, mais vous n'avez pu la voir, enfoncée qu'est cette oasis au milieu d'un ravin profond. Pour l'atteindre, il vous faut donc tourner bride, et si vous craignez de marcher devant moi, nous pouvons échanger nos chevaux.

— Je ne crains rien ! répondit l'Indien.

Mais avant d'obéir à l'indication que venait de lui donner son interlocuteur, il le regarda encore avec cette attention profonde et extraordinaire dont nous avons parlé.

— Votre nom, jeune homme ? demanda-t-il d'une voix lente et avec un accent si doux et si sympathique que l'homme au castan brun se sentit remué jusqu'au fond de l'âme sans qu'il eût pu définir la cause du sentiment qu'il subissait...

— Mon nom ? répliqua-t-il. J'en ai deux, ceux qui habitent ces plaines m'appellent Ismaël.

— Et l'autre nom ?

— Oh ! fit le jeune homme en secouant la tête avec tristesse, celui-là je ne pourrais dire pourquoi je le crois mien, pourquoi il est demeuré dans ma mémoire, car il y a longtemps qu'il a été prononcé à mes oreilles, qu'il est resté dans mes souvenirs comme un son vague et un bruissement confus !...

Qui me l'a donné jadis ? Je l'ignore. Où étais-je lorsque l'on m'appelait ainsi ? Dieu seul le sait !... Est-ce un souvenir réel, est-ce l'illusion d'un rêve ?...

— Mais... ce nom, quel est-il ? demanda l'Indien avec une tension d'esprit évidente.

— Ce nom ?

— Oui.

— Vous tenez à le connaître ?

— Oui... quel est-il ?

— Marc ! répondit le jeune cavalier.

— Marc ! répéta l'Indien en baissant la tête, tandis qu'une rougeur ardente s'accroissait à la plaie qui avait envahi son front.

Quelques instants il demeura comme frappé d'écœurement ; puis, se redressant, il reporta de nouveau son regard sur son interlocuteur, mais ce regard avait perdu sa rigidité et sa froi-

deur, il était empreint d'une douceur et d'une bonté ineffables et il paraissait oresser celui sur lequel il se reposait.

Enfin l'Indien s'arracha à cette contemplation muette, et, forçant son cheval à tourner sur lui même dans l'espace étroit où il se trouvait, il s'avança dans le lit de la rivière, suivi pas à pas par l'homme au caftan brun.

IX

L'OASIS

Tant que les deux cavaliers marchèrent dans le lit desséché du torrent, un profond silence régna entre eux.

L'un et l'autre, au reste, paraissaient encore sous le coup de l'étonnement que leur avait causé mutuellement leur rencontre.

L'Indien, la tête penchée sur l'épaule, méditait profondément. De temps à autre, son oeil d'aigle étincelait, ses mains se joignaient et ses lèvres s'agitaient fébrilement : on eût dit, à l'expression de la physionomie, qu'une prière d'action de grâces s'échappait de son sein pour monter vers le Créateur.

— Lui ! lui ! balbutiait-il par moment en se tournant à demi sur sa selle pour regarder le jeune homme qui le suivait à courte distance.

Lui ! Le trouver au terme du voyage ! Oh ! la miséricorde de Dieu est infinie !

Avoir parcouru en vain la Syrie, la Palestine, l'Arabie et l'Égypte et, au moment où l'espérance abandonnait mon cœur, me trouver face à face avec lui, dans ce désert immense où les créatures humaines sont plus rares et plus éparpillées que les esquifs sur le vaste Océan !

Oh ! Dieu est bon ! Il a eu pitié de mes douleurs, il a daigné abaisser un regard secourable sur celui qui implorait l'aide divine !...

Le jeune homme qui venait de se donner tour à tour le nom oriental d'I-maï et ensuite celui plus chrétien de Maro, marchait dans la voie suivie par son compagnon, se livrant de son côté à des réflexions suscitées par la présence du voyageur dont le costume et le langage contrastaient si étrangement ensemble, car si l'un était celui d'un Asiatique, l'autre était celui d'un Européen.

— A qui diable ai-je affaire ? se disait-il intérieurement. Sur les côtes d'Afrique, entre l'Égypte et Tripoli, et au milieu du désert, trouver un homme, est déjà un événement bizarre, mais rencontrer un homme qui parle français, est vraiment chose invraisemblable : Je croyais jusqu'ici être le seul jouissant de ce privilège.

O'est qu'à le voir à cheval, à contempler ses gestes, ses allures, à examiner ses vêtements, il est impossible de le croire autre qu'un habitant de l'Orient, et cependant son langage est celui d'un fils de l'Occident !... O'est singulier !...

Après cela ! moi-même, ne me prendrait-on pas pour un Syrien ou un Arabe du désert ! Ai-je le droit de m'étonner ?...

Et puis, que m'importe ! Ai-je quelque chose à redouter ? le plus léger changement, dans la misérable existence que je mène, ne sera-t-il pas toujours un bienfait ?...

Et redressant la tête sur ces réflexions tranquilisantes et consolantes, Maro jeta un coup d'oeil sur le chemin qui se présentait à lui.

A l'endroit où se trouvaient les deux hommes le lit du torrent faisait un nouveau coude à gauche et semblait s'élaner dans la direction de la mer.

A droite, la berge était plus basse, quoique encore d'un accès difficile.

L'Indien allait suivre le tournant tracé par le cours des eaux, lorsque Maro l'arrêta de la voix :

— A droite ! dit-il. Gravissez cet escarpement. En haut nous trouverons la plaine et nous pourrons marcher de front.

L'oasis est à cinq cents pas d'ici.

Le premier cavalier obéit sans répondre, et bientôt les deux hommes se retrouvèrent côte à côte au milieu des buissons de palmiers nains.

En face d'eux, le sol s'abaissait progressivement et conduisait, par une pente douce, au fond d'un ravin bordé de petits mamelons toujours couverts de cette végétation rabougrie, particulière au littoral sud de la Méditerranée, mais dont la teinte moins pourpreuse indiquait le voisinage bienfaisant d'un cours d'eau.

Au contraire du ravin, se dressaient les lignes droites et élégantes des palmier portant orgueilleusement à leur cime la couronne de verdure qui forment leurs feuilles grandes, longues et régulièrement poussées.

Puis autour de ces rois de la végétation du désert, croissaient, entretenant leurs branches, enlaçant parfois leurs troncs, confondant leurs feuillages, les dattiers avec leur tige renflée au milieu, leurs régimes pendant en grappes jaunâtres, les citronniers, les orangers aux fruits d'or et l'olivier, dont le nom si gracieux est en désaccord complet avec la plante laide et mesquine qu'il désigne.

Sur le sol, un frais tapis de verdure séduisant l'oeil du voyageur habitué au ton gris du palmier nain, et un mince filet d'eau s'échappant d'un trou profond creusé en forme de puits et faisant l'effet d'un bassin, serpentait sous la voûte ombrée que les arbres interposaient entre son onde clair et limpide et les redoutables atteintes du soleil.

Rien ne saurait rendre l'effet que produit sur l'homme et sur les animaux eux-mêmes la vue de l'un de ces frais jardins semés çà et là dans la plaine aride, stations naturelles disposées par la main de Dieu au profit de l'aventureux voyageur.

Au moment où les deux cavaliers apercevaient le charmant flot de verdure, le soleil déclinant rapidement, nuageait d'une couleur pourpre splendide le ciel tout à l'heure d'un bleu tapie.

Ses jets de flammes, lancés presque horizontalement sur le désert, illuminaient merveilleusement les palmiers, les dattiers, les citronniers et les orangers, qu'ils noyaient dans un flot de paillettes étincelantes.

A l'est, le ciel bleu se fougant progressivement, faisait une opposition brutale aux tons chauds qui embrasaient l'occident.

Aussitôt, une odulation presque insensible des feuilles indiqua l'approche de la brise de mer, ce vent bienfaisant du soir, qui souffle régulièrement sur tout le littoral et vient dégager la poitrine oppressée et délasser les membres engourdis par la chaleur du jour.

En effet, la brise fraîche et saline, forte comme les émanations de la mer, arriva doucement jusqu'aux cavaliers et souleva les pans de leurs amples burnous.

Les chevaux aspirèrent bruyamment l'air plus pur et semblèrent saluer avec joie la brise rafraîchissante.

La nature entière parut sortir de la somnolence dans laquelle l'avaient plongée les ardeurs des heures précédentes ; les oiseaux s'envolaient gaiement et les palmiers nains eux-mêmes secouèrent leurs touffes grêles.

Le flamant au plumage écarlate, l'ibis aux ailes blanches fran-

gés de voir, la pintade à la nuance ardoise, décrivait dans les airs mille arabesques folles au-dessus de l'oasis, poussant des cris aigus, se poursuivant, se fuyant sans se rencontrer jamais.

Au loin, le cri du chacal saluait l'approche des ténébres et le sourd rauquement de l'hydre se mêlait aux premières notes du concert.

Marc et son compagnon atteignaient les limites de l'oasis, et les chevaux, sentant l'eau, allongeaient d'avance leurs coues gracieux.

Tout à coup, le cheval de l'Indien, qui s'était jeté un peu sur la gauche, s'arrêta brusquement, abassa la tête vers le sol et se mit à souffler bruyamment.

Le cavalier se pencha pour voir ce qui préoccupait ainsi sa monture, et il aperçut roulant plutôt que marchant sur le tapis de verdure, un petit animal, gros comme un jeune chat, au pelage fauve tacheté de noir.

—Alerte ! cria l'Indien en se redressant, une panthère !

Il n'acheva pas, qu'un rugissement formidable ébranlait les échos du désert, et qu'une panthère de la plus forte espèce bondissait du tronc d'une gigantesque palme.

C'était une femelle qui venait se désaltérer à la source, en compagnie de son petit, qu'avait failli écraser sous son sabot le cheval de l'Indien.

Les chevaux, roidis sur leurs jarrets, se tiennent immobiles à ce rugissement sinistre, dilatant leurs naseaux et hérissant leurs crinières.

Les pauvres bêtes semblaient glacées d'effroi à cette révélation soudaine du formidable danger.

Hommes et animaux demeurèrent un moment indécis, mais ce moment fut court.

D'une main, Marc avait saisi sa longue lance, et de l'autre l'un des pistolets pendus à l'arçon de sa selle.

L'Indien portait accroché à ses côtés un trident aux lames aiguës. Brandissant l'arme meurtrière, il attendit.

En dépit de l'effrayant péril qui les menaçait, les deux hommes demeurèrent calmes et impassibles, comme s'ils n'avaient pas eu en face d'eux l'un des animaux les plus dangereux et les plus carnassiers de la création, dont la férocité et la soif du sang étaient exaltées encore par l'instinct de la maternité mis en émoi.

La panthère l'œil ardent, les lèvres retroussées, les muscles agités sans relâche, les moustaches frémissantes, les paupières clignotant, la peau se ridant et se roidissant, demeurait accroupie dans la position qu'elle avait prise en tombant, respirant par soubresauts et fouettant les airs de sa queue puissante.

Evidemment, avant de s'élaner, elle choisissait un ennemi.

Mais, quelque court que dût être ce moment d'hésitation, il sembla sans doute trop long au jeune homme, car, enfouissant dans les flancs de son cheval, ses longs éperons arabes et enlevant l'animal à l'aide de la bride, il la contraignit à s'avancer brusquement vers la panthère.

A ce trait d'audace de celui qu'elle regardait comme sa proie, la bête féroce poussa un second rugissement plus effrayant encore que le premier, et les griffes menaçantes, la gueule ouverte, elle s'élança d'un seul bond, décrivant dans l'air une courbe rapide...

Marc avait du même coup arrêté son cheval et abaissé en avant la pointe acérée de sa lance.

Ce fut le fer qui reçut le choc de l'animal.

Le corps troué de part en part, la panthère roula sur le sol, téignant la terre de son sang, se tordant furieuse dans un

agonie terrifiante, poussant des cris horribles et dans sa rage agrandissant sa blessure, car la lance arrachée par la secousse des mains du cavalier était demeurée dans la plaie.

Marc fit passer rapidement son pistolet de la main gauche dans la main droite et brisa la tête du monstre qui se roidit dans une convulsion suprême.

Cette scène, on le comprend, s'était accomplie avec la rapidité de l'éclair.

L'Indien, toujours immobile, l'avait contemplée d'un regard étincelant.

—Intrépide et calme !... murmura-t-il. Il est bien le fils de son père !

Marc avait mis pied à terre et examinait si la fourrure de l'animal n'avait pas été trop gâtée par les blessures qui traversaient le corps d'outre en outre.

—Bonne chasse ! dit-il joyeusement, en désignant le second cadavre couché sur la croupe de son cheval. Deux panthères depuis le lever du soleil !

Maintenant, laissons reposer nos chevaux et songeons à nous-même. Les fruits du dattier et l'onde de cette source nous promettent un excellent repas.

Et sans plus s'occuper du formidable ennemi qu'il venait de vaincre, le jeune homme dessella sa monture, lui enleva le mors et la bride, et la laissa libre de ses actions.

L'Indien, avec l'impassibilité qui était évidemment le fond de son caractère, imita l'exemple donné par son compagnon.

Avec une agilité et une souplesse remarquable, Marc atteignit le feuillage d'un dattier et coupant les branches à l'aide de sa hache, il fit pleuvoir sur le sol les régimes garnis de fruits mûrs.

—Là ! fit-il en sautant à terre, voici le repas préparé. Vous plaît-il de vous mettre à table ?

Et il indiquait en souriant le gazon épais et moelleux, au centre duquel serpentait le flet d'eau.

L'Indien s'étendit sur l'herbe.

—Pour parler aussi bien et aussi nettement le français, dit-il, il faut que vous soyez né en France.

—C'est possible, répondit Marc, mais à ce compte, vous devez, vous aussi, être Français, bien certainement.

L'Indien secoua la tête :

—Ma mère était Indienne et mon père Hollandais, dit-il, mais j'ai vécu longtemps en Europe. Un tiers de mon existence s'est passé en France.

A peine y a-t-il une année que j'ai quitté ce pays, et avant trois mois j'y serai de retour. Il n'est donc pas étonnant que je connaisse la langue française.

Mais vous, jeune homme, je le répète, vous devez être Français.

—C'est possible, et je le crois comme vous !

—Comment ! n'en êtes-vous pas certain ?

—En aucune façon.

—Vous ne connaissez pas le pays où vous êtes né ?

—Non ! ce que je sais parfaitement, c'est que je ne suis pas né sur la terre orientale, voilà tout.

Or, comme je ne connais que deux langues, la langue arabe et la langue française, et que je ne suis pas arabe, je suis, comme vous, porté à croire que ma patrie est la France, mais je ne saurais rien affirmer de positif à cet égard.

—Mais qui vous a appris la langue française ?

—Je l'ignore.

—Comment ?

— Tout enfant, je ne parlais que cette langue, depuis, j'ai appris l'arabe.

— Mais... vos parents ?

— Mes parents ? répéta Maro. Je n'ai jamais donné ce titre à qui que ce fût au monde.

— Quoi ! vos souvenirs d'enfance n'existent plus ?

— Non... Le plus loin que je me rappelle... et cela est bien vague... j'étais bien jeune alors, à peine avais-je sept ou huit ans... j'étais malade... j'avais le corps brisé... la tête toute entourée de linges et de bandelettes...

Où étais-je ? je ne saurais le dire !... Qui avait causé cette maladie ?... je ne le sais pas ; mais depuis, en réfléchissant, j'ai toujours pensé qu'un accident terrible, quelque chute au fond d'un précipice peut-être, avait mis ma vie en danger, car j'ai le crâne couvert de cicatrices.

L'Indien s'était levé vivement :

— Montrez-moi ces cicatrices ! dit-il.

Maro ôta son fez et découvrit sa tête rasée, suivant l'usage arabe.

De minces filets blancs, tranchant sur le ton brun de la peau décoloraient d'anciennes blessures.

— Je comprends ! je comprends ! murmura l'Indien. Les fractures du crâne peuvent parfois entraîner l'assourissement complet de l'organe de la mémoire, et détruire, sans qu'ils reviennent jamais, tous les souvenirs du passé.

— Un savant médecin maure, consulté par moi, a été de cet avis, dit Maro.

— Mais depuis cette maladie, la faculté de la mémoire vous est revenue ?

— Oui, mais seulement pour ce qui fut postérieur à cette maladie.

— Et... en fouillant dans vos souvenirs... depuis lors, qu'y trouvez-vous ?

— Une existence misérable. Quoique bien jeune, j'avais été vendu, il paraît, à un Arménien... j'étais esclave. Ce fut alors que j'appris l'arabe...

Une vieille esclave chrétienne, ma compagne de douleurs, eut soin de moi. Elle me maintint d'abord dans la religion du Christ, qui avait dû être la mienne, et en dépit des efforts de mon maître pour me faire abjurer, je refusai de devenir mahométan...

Quoique la langue arabe fût devenue celle dont j'étais contraint de me servir, je n'oubliai pas la langue française dans laquelle je m'étais exprimé jusqu'alors, et lorsque je me trouvais seul, je parlais à haute voix cette langue qui m'était devenue d'autant plus chère que personne que moi ne la connaissait...

Enfin, vers quinze ans, car je ne puis connaître maintenant mon âge, las de vivre dans l'esclavage, ne me sentant pas la force de la subir plus longtemps, je brisai mes fers, je trompai la vigilance des gardiens et je m'enfuis dans le désert.

Depuis dix années, je vis seul, face à face avec la nature. Je chasse le lion et la panthère, et tous les trois mois je vais à la ville la moins éloignée échanger mes fourrures contre ce qui m'est nécessaire.

C'est ainsi que j'ai parcouru successivement une partie de l'Asie, l'Égypte et les côtes jusqu'à Tunis.

Voici quatre mois que j'ai adopté pour séjour cette partie du désert où je trouve abondamment, ainsi que vous pouvez le voir, de quoi exercer mon industrie.

Maintenant, mon cher compagnon, vous connaissez mon existence entière aussi bien que moi-même.

— Quel âge croyez-vous avoir ? demanda l'indien qui avait

écouté avec l'attention la plus scrupuleuse le récit du jeune homme.

— Un peu plus de vingt cinq ans.

— Mais pour conserver une telle habitude de la langue française, il faut que vous ayez parlé cette langue autrement qu'étant seul ?

— Lors de mes divers séjours dans les villes j'ai parfois rencontré des gens parlant français, et chaque occasion de ce genre qui s'est présentée, je l'ai saisie avec empressement. Voilà comment cette langue a pu continuer à m'être familière.

— Savez-vous lire et écrire en français ?

— Non.

— Et en arabe ?

— Je sais lire seulement. Un vieux taleb avec lequel j'ai vécu quelques temps m'a enseigné la lecture.

L'indien baissa la tête sans poursuivre ses interrogations.

Tout en causant, les deux voyageurs avaient fait leurs frugal repas et s'étaient désaltérés au clair ruisseau.

La nuit succédait au jour et descendait sur la terre avec cette rapidité particulière aux climats rapprochés de l'équateur.

Déjà les ombres enveloppaient l'horizon dans leur voile ténébreux et les cris des bêtes fauves retentissaient plus sonores et plus éolotants.

— Il faut allumer des feux pour nous préserver des mauvaises visites, dit Maro, car cette source attirera autour de nous cette nuit tous les animaux du désert.

Et joignant le fait à la parole, le jeune homme se leva lestement.

Avec une dextérité qui révélait une habitude journalière de ce genre d'opération, il coupa des buissons entiers de palmiers nains et les disposa comme un rempart, en cercle régulier, tout autour de l'oasis.

Il fit entrer les deux chevaux dans ce cercle, puis il alla chercher l'un de ses pistolets.

Ces pistolets, d'invention récente alors, puisqu'elle remontait à un demi-siècle, étaient à rouet, c'est-à-dire munis d'une pierre de silex qui, par la détente d'un rouet, s'abaissait sur la platine et mettait le feu à la poudre du bassinet.

Il y avait peu de temps, dit Maro à son compagnon, qu'il possédait ces armes si peu communes. Il les avait échangées récemment à Tunis, contre trois peaux de lions et deux peaux de panthères.

C'était le pistolet qu'il avait déchargé sur la panthère, que le jeune homme avait pris.

Sans le recharger, il mit un peu de poudre dans le bassinet, puis approchant une branche sèche de palmier, il fit jouer le rouet.

La pierre s'abattit, la poudre s'enflamma et communiqua le feu à la branche.

À l'aide de ce petit Brandon, Maro embrasa successivement les fascines qu'il avait disposées en cercles.

Au centre de l'oasis se dressait une pyramide de bois mort, ou desséchée par le soleil, que le jeune homme avait placée là en réserve pour alimenter les bûchers.

Bientôt la flamme s'éleva de toutes parts, et un véritable mur de feu se dressa entre les voyageurs et les bêtes fauves, dont ils redoutaient à bon droit l'approche.

Cette flamme avait en outre l'avantage d'éclairer splendidement les deux hommes, et de combattre victorieusement le froid qui, la nuit venue, succède brusquement et fatalement en Orient, à la chaleur extrême du jour.

La nuit était admirablement belle et d'une clarté phosphorescente.

Des myriades d'étoiles pailletaient la voûte d'un bleu sombre qui recouvrait comme une coupole pointée les noirs profondeurs du désert.

La brise ne soufflait plus.

On entendait le pétilllement sec de la flamme tordant le bois, que dominaient presque incessamment les lugubres hurlements des chacals, les cris de lyox, le rugissement des panthères et le rauquement des hyènes.

Parfois un roulement semblable à celui du tonnerre retentissait au loin, vibrant avec fracas dans l'espace.

Aussitôt chacals, lyox, panthères et hyènes se taisaient du même coup ; un profond silence régna dans la nature qui semblait tout entière frappée de stupeur, et un second roulement ébranlait les échos.

C'était le lion qui rugissait dans le désert.

Puis, après quelques secondes d'attente, le concert interrompu reprenait son cours infernal.

Les deux hommes paraissaient plongés tous deux dans de profondes pensées.

X

LÉS DEUX CAVALIERS

—Vous connaissez la France, m'avez-vous dit ? demanda brusquement Maro en rompant le silence qui régna entre lui et son compagnon.

—Oui, répondit celui-ci en plongeant ses regards dans ceux du jeune homme.

—Est ce un beau pays ?

—Admirable !

—Plus beau que celui-ci ?

—Sa beauté est différente ; l'orient et l'occident ne peuvent se comparer.

—Y trouve-t-on de vastes déserts ?

—Non ; mais la France entière ne forme qu'une seule et même oasis. La terre y est soigneusement cultivée, les plaines fertiles, les forêts magnifiques, les fleuves nombreux et profonds.

L'une des plus belles parties surtout de cette belle France est une province que l'on nomme la Picardie.

En prononçant ce nom, l'Indien regarda Maro plus fixement encore.

Celui-ci ne sourcilla pas, et son visage ne changea en rien d'expression.

—La Picardie ! répéta-t-il comme quelqu'un qui entend prononcer un nom pour la première fois et qui veut le retenir.

—Oui, j'ai habité longtemps cette province... J'avais là un compagnon d'études et de travail... un noble et spirituel seigneur... Son château était près d'Amiens.

L'Indien accentua de nouveau ce mot avec une intention évidente.

—Amiens !... répéta Maro.

Il parut chercher un moment dans son esprit ; puis, après quelques secondes :

—Il me semble que nom a déjà été prononcé devant moi, reprit-il ; peut-être est-ce par l'un des voyageurs que j'ai rencontrés.

—Ce château, poursuivit l'Indien, était un vieux manoir de famille, flanqué à ses angles de hautes tours ordonnées, dont les deux, ornant la façade, étaient tapissées, de leur base à leur som-

met, par des lierres gigantesques aux larges feuilles touffues et toujours vertes.

Une étroite voûte servait d'entrée au château, et un pont-levis abaissé sur un fossé conduisait à l'intérieur.

Une cour spacieuse s'étendait sur la longueur du bâtiment, et était plantée d'arbres séculaires aux rameaux s'entrejoignant.

Un charmant cours d'eau, prenant sa source dans les jardins même de l'habitation seigneuriale, déversait dans des fossés son onde claire et rapide.

Soul, le derrière de la maison offrait un caractère sauvage. Le château était adossé à un précipice profond. De ce côté il n'avait qu'une seule fenêtre... celle de la chambre du comte prêtre.

Le voyageur s'arrêta pour contempler celui qui l'écoutait.

Maro pressait son front entre ses doigts.

—C'est singulier ! dit-il enfin ; il me semble avoir vu dans mes rêves...

Puis s'interrompant brusquement :

—C'est une illusion ! ajouta-t-il ; un caprice de mon esprit. Comment aurais-je pu voir, même en rêve, un château semblable à celui que vous venez de décrire, moi qui ne sais même pas ce que c'est qu'un château de France ? Et cependant...

—Le gentilhomme qui habitait ce domaine, continua l'Indien tout en suivant avec une anxiété visible les divers sentiments qui se reflétaient sur la physionomie expressive de Maro, était d'une illustre et ancienne famille bretonne, et se nommait... Mais son nom vous importe peu... je l'appellerai simplement le comte Henri.

D'ailleurs, je vous parle là de choses qui ne sauraient vous intéresser... et je vous empêche de prendre un repos nécessaire après les rudes fatigues d'une journée de chasse.

—Nullement ! s'écria Maro avec vivacité ; je n'ai pas besoin de repos... et vos paroles ont pour moi un attrait que je ne puis expliquer.

Parlez ! parlez encore, mais parlez-moi surtout de ce château auquel je m'intéresse sans pouvoir dire la cause de cet intérêt que je ressens.

Quel était celui qui l'habitait ?

—Un homme noble, bon, loyal et brave.

—Votre ami ?

—Oui.

—Et en ce moment encore il est en France ?

—Non !

—Où est-il ?

—Il est mort.

—En combattant ses ennemis ?

—Non ; mais lâchement assassiné par un misérable.

—Assassiné ! répéta Maro en tressaillant.

—Oui ; oh ! c'est une courte et touchante histoire que celle de cet homme !

—Vous la connaissez ?

—Oui ; j'étais son ami, je vous l'ai dit.

—Eh bien ! racontez-là moi.

—Pourquoi ?

—Pourquoi ? Je ne saurais le dire ; mais, en vous faisant cette demande, j'obéis à un sentiment dont je ne puis me rendre compte. D'ailleurs, on a rarement l'occasion de causer au désert.

Peut-être est-ce le plaisir d'entendre une voix humaine frapper mon oreille, qui m'entraîne à vous interroger.

—Cela ou autre chose, peu importe ! dit l'Indien ; si mes paroles vous intéressent, je suis prêt à vous être agréable. Là

nuit est belle, il faut que l'un de nous veille pour entretenir les feux ; eh bien ! veillons ensemble, j'y consens volontiers...

Ainsi que vous le faites observer, la cause est rare au désert, et il est attrayant pour moi de parler des choses d'Europe au milieu de cette plaine africaine, en entendant les rugissements des bêtes fauves qui nous entourent...

Et cependant les pays civilisés sont peut-être peuplés, plus encore que ces déserts, d'animaux féroces avides de sang et de carnage.

—Non ; mais les hommes y sont plus nombreux ; c'est là ce que je voulais dire.

L'Indien se tut comme s'il voulait se donner le temps de rassembler ses souvenirs ; puis il reprit :

—Alors que j'étais en Picardie, il y a de cela près de trente années, habitait près du château du comte une belle et ravissante jeune fille nommée Blanche.

Son père était un pauvre gentilhomme mort au service du roi, et Blanche, sans fortune et sans famille, vivait seule, ne voyant guère d'autre avenir pour elle que le voile des épouses du Christ et le séjour de la cellule d'un couvent.

Un soir, en revenant d'une ville voisine, Blanche, suivie par un seul valet et montée sur sa haquenée noire, fit la rencontre d'un jeune, cavalier.

Le cavalier, la voyant seule, lui demanda la permission de l'accompagner.

La jeune fille octroya cette faveur en s'apercevant qu'elle avait affaire à un homme de naissance.

Le cavalier, en regardant Blanche, l'avait trouvée bien belle ; en l'écoutant, il subit le charme de son esprit et au moment où il prenait congé de la jeune fille, celle-ci emportait le cœur de son compagneon.

Cet homme, qui n'avait jamais aimé jusqu'alors et qui ne devait jamais aimer depuis, c'était moi.

L'Indien fit une pause.

—Malheureusement, reprit-il bientôt, le lendemain il me fallait partir. Je quittai le comte sans lui rien confier de ma rencontre de la veille, et je m'éloignai l'âme remplie des plus sinistres pressentiments.

Ces pressentiments ne devaient pas être menteurs.

Deux mois après, j'appris qu'une catastrophe terrible avait frappé celle que j'aimais.

Un autre que moi avait été séduit par la beauté de Blanche ; mais cet autre était un misérable, un bandit de la pire espèce, promenant d'un bout à l'autre de la France ses instincts de bête fauve, auxquels il obéissait sans remords ni conscience.

Sachant bien que la noble fille repousserait fièrement et avec le mépris qu'elle méritait une passion allumée dans une âme aussi basse, le lâche eut recours à la ruse et à la violence.

Il feignit de quitter le pays, puis une nuit, il revint à la tête de quelques-uns de ses amis, força la maison de Blanche, mal défendue par un seul valet, incendia l'habitation, et enleva la pauvre enfant, avec laquelle il s'enfuit.

Devenue la proie d'un bandit, son esclave, sa victime, Blanche demeura six mois sans que qui que ce fut entendit parler d'elle.

Mes recherches les plus actives furent vaines. Tout ce que je pus savoir, ce fut le nom de l'infâme ravisseur.

Cet homme se nommait La Chesnaye !

J'avais renfermé dans mon cœur le secret de mon amour, désormais malheureux, et personne, pas même le comte, n'avait été mon confident.

Désespéré, je partis pour la Hollande.

Quelques années après, je recevais un message du comte qui m'annonçait son mariage et me pressait de venir rendre visite à sa charmante épouse, dont il me vantait les perfections physiques et les qualités morales.

Le messager m'apprit, en outre, que la jeune comtesse était enceinte, et que sa grossesse avancée promettait un terme prochain aux vives anxiétés de son mari.

Voici, en effet, ce qui avait eu lieu en mon absence :

Un matin, le comte suivait les bords d'une rivière voisine de son château, accomplissant sa promenade favorite.

Tout à coup, sur l'autre rive, il vit accourir une femme éplorée, les vêtements en désordre, les cheveux épars.

La malheureuse se dirigeait directement vers la rivière.

Arrivée sur ses bords, à un endroit escarpé où les eaux profondes roulaient en tourbillonnant, elle s'arrêta, joignit les mains, puis s'élança rapidement dans la rivière, qui se reforma sur elle.

Bondir à terre, abandonner sa monture, déchirer ses habits et plonger dans les eaux, tout cela fut pour le comte l'affaire d'un seul et même instant.

Après une lutte acharnée et terrible avec l'élément, qui voulait conserver sa proie, le comte parvint à ramoner sur la rive le corps inanimé de la pauvre femme.

Les valets étaient accourus ; sur l'ordre de leur maître, ils transportèrent au château celle que le noble seigneur venait, au péril de sa vie, d'arracher à une perte certaine.

La pauvre femme, à peine rappelée à l'existence, fut atteinte par une fièvre effrayante.

Durant de longues semaines, elle fut suspendue entre la vie et la mort ; enfin la vie triompha dans ce duel épouvantable, et la femme fut sauvée.

Bientôt elle entra en convalescence.

Le comte, à demi savant, lui avait prodigué ses soins durant sa douloureuse maladie.

Chaque jour il venait s'asseoir au pied du lit de la jeune femme, et il passait de longues heures près d'elle.

La santé, en reprenant possession du corps, avait ramené la beauté et la grâce sur les traits amaigris du visage.

Le comte trouvait chaque matin sa chère malade plus belle et plus charmante que la veille, et à tout instant il découvrait dans sa conversation des qualités nouvelles et un entraînement irrésistible.

Que vous dirai-je ? Il l'aima, et bientôt il osa le lui dire.

En recevant cet aveu, la jolie convalescente éclata en sanglots et s'écria avec désespoir :

—Oh ! pourquoi m'avez-vous sauvé ? Pourquoi ne m'avez-vous pas laissée mourir ?

Le comte ne l'avait jamais interrogé jusqu'alors sur la cause qui l'avait portée au suicide.

Cette fois il la pressa de lui révéler la vérité.

La pauvre enfant lui raconta sa douloureuse et lamentable histoire.

Cette femme, c'était Blanche, que le comte n'avait jamais vue, jusqu'au jour où il s'était précipité dans la rivière pour sauver la victime du bandit.

Elle apprit au gentilhomme le rap et la violence dont le capitaine La Chesnaye s'était rendu coupable quelques mois auparavant.

Une fois entre les mains du brigand infâme, elle avait rassemblée toute son énergie et toute sa force pour échapper au sort horrible qui l'attendait.

La Chesnaye l'avait conduit dans un lieu voisin où il faisait son repaire, et là il avait osé faire part à la pauvre enfant de l'amour qu'il ressentait pour elle, lui offrant de devenir sa maîtresse et de partager sa or minelle existence.

Blanche avait repoussé avec dégoût et fierté l'ignoble proposition du bandit.

La Chesnaye, emporté par sa passion, obéissant à sa nature vicieuse, avait successivement mis en jeu tous les moyens de séduction, toutes les ruses pour atteindre son but ; mais Blanche avait eu le courage de résister à tout.

Prières, tendresses, menaces, elle avait tout repoussé, tout bravé.

Un poignard, qu'elle avait arraché à la ceinture du bandit, lui avait permis de se défendre contre la violence.

Comme elle se disposait à le séduire, elle refusait tout aliment, toute boisson, préférant les tortures de la faim, la mort sous son aspect le plus hideux, à la honte de succomber.

Comme ses forces s'épuisaient, son esprit s'émoussait à s'égarer ; bientôt elle sentit qu'elle n'allait plus pouvoir lutter, lorsqu'un miracle de la Providence vint heureusement la sauver.

La Chesnaye, furieux de ne pouvoir vaincre cette résistance opiniâtre, changea tout à coup de sentiments et de manière. A l'amour qu'il ressentait pour Blanche succédait une haine avide de supplices.

(A CONTINUER.)

Commencé le 15 Septembre, 1887 — (No 404).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement, outre la prime mentionnée à la dernière colonne, le commencement de ce feuilleton.

VARIÉTÉS

Un chanteur de café-concerts, momentanément enrhumé, demande à son médecin s'il est vrai que les œufs frais éclaircissent la voix et favorisent l'émission des sons.

— Je crois bien ! répond l'éculape avec un sérieux imperturbable. Voyez plutôt les poules : dès qu'elles pondent, elles se mettent à chanter !

* * *

— Viens ici, petite canaille, et raconte-moi ce que tu as fait où as-tu été ?

— J'ai couru après les filles, mon père ;

— M'as-tu jamais vu faire cela, à moi, étant gamin ?

— Non, mais ma mère doit le savoir.

— Mon fils, vous feriez mieux d'aller vous coucher.

* * *

Petite scène d'égoïsme conjugal :

Monsieur et Madame vont déjeuner ensemble. Monsieur attend Madame dans la salle à manger. Sur la table deux côtelettes de mouton dans un plat.

Survient le chat de la maison qui bondit sur la table et qui emporte l'une des côtelettes.

Le mari se levant et criant :

— Lucie, Lucie, le chat qui mange « ta » côtelette !

A VENDRE A BON MARCHÉ — HISTOIRE DES CANADIENS-FRANÇAIS, par Benjamin Suite, complète et en parfait ordre. S'adresser ici.

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement à échéance pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'une des séries ci-dessous :

PREMIÈRE SÉRIE — Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Stroopery ; Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; Le Duo de Kandos ; Les Deux Duchesses ; Les Forçats de l'Amour ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; L'Amour à l'Espée ; Un Noviciat ; historiettes, variétés, etc., etc.

DEUXIÈME SÉRIE — Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Espée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat, historiettes, etc., etc.

Aucun des feuilletons ci-dessous (complet et au choix) est envoyé franco, sur réception de 50 cents :

Le Capitaine Vatan — Une Vengeance de Peau-Rouge — La Fille de Marguerite — Le Roi des Voleurs — Les Héritiers du Poignard — Le Secret de l'Intendant — Le Duo de Kandos et Les Deux Duchesses — Les Drames de l'Argen-

Les prix que coûteraient actuellement ces feuilletons en librairie, varient entre \$2.00 et \$5.40 chacun.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, ou qui s'abonnera pour trois ans recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus énumérés et les suivants :

Le Diable l'Empoisonneur — Une Vengeance de Peau-Rouge ; — La Demoiselle du Cinquième — Le Testament Sanglant.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont été et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'un feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont suivantes : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livraison domiciliaire), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & C^{ie}, Éditeurs,
Boîte 1986 475 Rue Craig, Montréal